

L'engagement social en héritage

Suzanne-G. Chartrand

Number 823, Winter 2023–2024

La transmission au Québec : entre désir et refus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/103571ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartrand, S.-G. (2023). L'engagement social en héritage. *Relations*, (823), 29–31.

L'ENGAGEMENT SOCIAL EN HÉRITAGE

Suzanne-G. Chartrand

L'autrice, retraitée de l'enseignement, est porte-parole du collectif **Debout pour l'école!**

Lorsqu'on est la fille d'un couple engagé qui a marqué l'histoire sociale du Québec, comme Simonne Monet et Michel Chartrand, on porte un héritage exceptionnel et singulier. Suzanne-G. Chartrand nous livre ici un témoignage inédit à ce sujet.

Grande question que celle de la transmission... Je l'aborderai d'un point de vue très restreint, celui de mes perceptions et réflexions, sous la forme d'un témoignage sur l'engagement social en héritage, en laissant de côté d'autres aspects du legs de mes parents, dont l'amour de la musique dite classique, celui de la nature et une culture de la table.

Je suis la cinquième des sept enfants du couple formé par Simonne Monet et Michel Chartrand. J'ai sans aucun doute reçu d'eux la propension à m'engager socialement. Mais cela n'explique pas tout, car malgré les valeurs transmises par l'éducation familiale, du moins dans le cas des cinq premiers enfants nés en moins de cinq ans, mes sœurs et mon frère n'ont pas eu une telle trajectoire d'engagement. Pourquoi? Sans doute est-ce une question de tempérament, de parcours et de choix personnels, ou en raison de la relation très étroite que j'ai eue avec mon père, avec qui j'ai travaillé et voyagé.

Des valeurs de respect, d'entraide et de justice sociale

Mon père nous a appris deux choses importantes. La première : tous les êtres humains ont droit au respect, peu importe leur classe sociale. Combien de fois nous a-t-il raconté avoir été réprimandé, enfant, parce qu'il ne s'était pas adressé respectueusement au palefrenier de passage? « Tu apprendras, mon fils, qu'on dit *Bonjour, Monsieur* », lui avait dit son propre père. La seconde : si nous sommes nés pour être heureux, nous ne le serons que si nous sommes solidaires. « Votre mère n'est pas votre servante », nous répétait-il. Très tôt, nous avons tous participé aux tâches ménagères et appris à nous entraider. Ma mère nous a montré par l'exemple que les femmes étaient les égales des hommes, tout en précisant que nombre d'entre elles n'avaient pas toujours la possibilité de le manifester.

En raison de leurs valeurs chrétiennes de charité, de leur foi dans la possibilité d'améliorer le sort des plus démunis et

de leurs idéaux humanistes, mes parents étaient des pacifistes convaincus. Rien pour eux ne justifiait la guerre. Dans les années 1960, nous avons participé en famille à des manifestations pour le désarmement nucléaire et pour la paix.

Très jeune, j'ai fait mien l'idéal de justice sociale. Toute injustice ressentie ou perçue me choquait. À l'âge de 13 ans, j'ai organisé ma première manifestation à la suite de la destitution de notre cheftaine de guides, femme cultivée et remarquable, mais trop émancipée pour le clergé de notre diocèse. Dès l'âge de 10 ans, j'ai commencé à m'intéresser aux activités militantes de mon père à cause de sa participation à la grève de Murdochville, durant l'été 1958, que j'ai passé en partie dans la famille d'Alex et Gérard Pelletier (rédacteur à *Cité libre* et ami de mes parents). Ce journaliste m'informait quotidiennement de ce qui se passait à Murdochville, des dangers que courait mon père : il risquait sa vie. J'avais peur, bien sûr, mais j'étais fière de lui, car je comprenais qu'il se battait pour les mineurs maltraités. Cette lutte, puis tant d'autres après, m'ont fait comprendre qu'il ne suffit pas d'avoir des valeurs; il faut aussi les matérialiser dans l'action. Telle est la principale leçon qu'il m'a transmise.

Il ne suffit pas d'avoir des valeurs; il faut aussi les matérialiser dans l'action. Telle est la principale leçon qu'il m'a transmise.

Par la suite, plusieurs de mes engagements ont été les mêmes que les siens ou ceux de son entourage : soutien au Front de libération nationale algérien, lutte contre l'occupation de la Palestine, soutien à l'Unité populaire au Chili, puis, solidarité avec le peuple chilien après le coup d'État du 11 septembre 1973; militantisme syndical au Conseil central du Montréal métropolitain (CSN) et création de la Fondation pour l'aide aux travailleuses et travailleurs accidentés (FATA).



Nathalie Ampleman, *Espoir*, cyanotype et gomme bichromatée, 2010.

J'admirais ses convictions, que j'ai faites miennes, la force avec laquelle il les exprimait, de même que son refus de tout compromis pour son bénéfice personnel.

Cela dit, nos rapports n'ont pas toujours été harmonieux, car j'étais souvent heurtée par son manque de sens critique, par exemple, sur l'évolution de la révolution cubaine, et par certains de ses comportements autoritaires et intempestifs au travail. Contrairement à la plupart de ses collègues et amis, j'osais le critiquer, l'affronter, car ses actes n'étaient pas toujours dignes de ses valeurs. Sans doute m'a-t-il transmis son courage de dénoncer l'inacceptable... Nous avons eu des brouilles de plusieurs mois, mais celles-ci me furent salutaires, car j'ai compris qu'on peut avoir des valeurs profondément ancrées, mais aussi des comportements qui les contredisent, surtout quand on a un tempérament bouillant.

L'étude de Marx et des anarchistes

J'ai eu la chance de fréquenter très tôt des intellectuels de gauche, dont ceux qui venaient à la maison, souvent en lien avec la publication de la revue *Socialisme* (1964-1974). Les réunions se tenaient souvent dans l'imprimerie de mon père. Ils m'ont beaucoup appris, mais surtout, dès l'adolescence, j'ai pu lire sur les luttes ouvrières et populaires des XIX^e et XX^e siècles et j'ai étudié Marx,

Bakounine, Victor Serge, Gramsci et des spécialistes du marxisme. Mes lectures et mes études m'ont permis de développer un esprit critique très aiguisé et de ne pas tomber dans le dogmatisme ou dans l'appui inconditionnel aux idées défendues par mon père. Cela m'a amenée à mettre à distance mes émotions pour choisir de façon réfléchie mes engagements. Entre autres, cela m'a permis de ne pas succomber aux sirènes du marxisme-léninisme ou du trotskisme dans les années 1970 au Québec, contrairement à plusieurs personnes de mon âge ou plus âgées que moi. Cela m'a aussi tenue loin du nationalisme à la René Lévesque, car je déplorais, comme mon père, que celui-ci ne remette pas en cause le système capitaliste, alors que la lutte pour l'indépendance du Québec devait être indissociable de la lutte pour le socialisme, conçu comme la fin du capitalisme, de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Comme mes parents, je n'ai jamais choisi mon travail pour m'enrichir ou avoir du pouvoir. La question de l'argent était taboue à la maison, où il se faisait plutôt rare. Pour gagner mon indépendance, j'ai quitté la maison familiale à 19 ans et cherché du boulot. J'ai été embauchée en 1967 comme enseignante au secondaire. Je tentais de convaincre mes élèves, dont plusieurs étaient issus de

milieux peu scolarisés, de la pertinence de s'instruire. J'avais comme objectif non pas de faire « réussir » mes élèves, mais de les amener à réfléchir et à apprendre pour participer plus tard à l'amélioration de la société.

Prof par défaut, mais poursuite d'un engagement

C'est pour améliorer mon enseignement que j'ai entrepris des études de maîtrise et de doctorat en didactique du français, spécifiquement en grammaire. Une fois mon diplôme en poche, j'ai cherché un emploi à l'école secondaire, mais au début des années 1990, c'était impossible d'en trouver. Par la suite, je suis devenue chargée de cours en didactique du français, puis professeure à l'université. Ce fut un travail passionnant, mais dans ces milieux peuplés d'individualistes soucieux de leur avancement personnel, je n'ai trouvé que peu d'entraide ou d'engagement social.

Ainsi, c'est dans ma vie professionnelle que j'ai poursuivi mon engagement et la transmission des valeurs héritées de mes parents, en les adaptant au contexte d'enseignement de la didactique du français. J'ai tenté d'inculquer à mes étudiantes et étudiants la rigueur, le goût de l'effort, la confiance en leurs possibilités, le sens des responsabilités et de l'entraide, mais surtout la conviction qu'enseigner était plus qu'une façon de se procurer un salaire; c'était une responsabilité sociale de premier plan.

L'enseignement ne peut se limiter à la transmission de connaissances et au développement de compétences, comme lire ou écrire; il doit permettre d'apprendre à penser et à agir pour l'amélioration du monde. Ce ne pouvait être autre chose, pour moi, qu'un engagement social. C'est ainsi que j'ai toujours pensé mon travail, pas d'abord pour faire carrière, mais pour être utile à la société, comme mes parents.

À la mort de mon père, rien, dans la ville de Montréal, ne rappelait sa contribution au Québec, alors qu'on avait donné le nom de ma mère à un boulevard, une rue, une école et de nombreux lieux collectifs. Il faut croire qu'elle était plus consensuelle que mon père! Pour moi, c'était inadmissible, étant donné qu'il était Montréalais et qu'il avait dirigé le plus grand regroupement de syndicats à Montréal. Après treize années de démarches, j'y suis arrivée. Il en a fallu, de la patience, pour faire honorer sa mémoire, de sorte que ses luttes ne tombent pas dans l'oubli : une spécialité québécoise. Une magnifique Promenade Michel-Chartrand a été inaugurée à la fin août 2023, au bord du fleuve, à LaSalle.

À ma retraite, il m'était impossible de mettre fin à mes engagements; mon héritage ne me le permettait pas. Face à un système scolaire qui se dégrade à la vitesse grand V au Québec depuis 30 ans, l'éducation étant considérée comme une marchandise et gérée selon les dictats de la nouvelle gestion publique, j'ai lancé en janvier 2017 un appel dans *Le Devoir* qui a conduit à la fondation de **Debout pour l'école!** Ce collectif citoyen est à l'origine de Parlons éducation, qui a tenu au printemps dernier des forums dans 20 villes du Québec. Nous préparons une intervention importante pour obliger le gouvernement à écouter la population. J'espère que toutes les personnes qui ont à cœur l'éducation nous appuieront.

Oui, comme tu me l'as montré, il faut lutter, papa, si on veut vivre. ■